

MAGAZINE D'INFORMATIONS ÉCONOMIQUES HABILITÉ À LA PUBLICATION DES ANNONCES LÉGALES

7 OFFICIEL

Jean Claude Carrière
De Colombières-sur-Orb à Hollywood

7 OFFICIEL - 1,50 EUROS
N°1736 11 NOVEMBRE 2014

JEAN CLAUDE CARRIÈRE

L'OSCAR D'HONNEUR

C'est le premier scénariste de l'histoire à recevoir un Oscar d'honneur pour l'ensemble de sa carrière : un 1/2 siècle de cinéma, plus de 80 scénarios dont beaucoup de chefs-d'oeuvre du 7ème art avec les plus grands réalisateurs français ou étrangers. Il est aussi auteur et adaptateur au théâtre, écrivain, parolier, passionné par l'astrophysique et la poésie des univers, de l'infiniment grand à l'infiniment petit. Pour tenter de résumer : un Conteur. Peu de personnes affichent un appétit, une curiosité, une ouverture d'esprit au monde aussi intense.

En recevant cet Oscar pour l'ensemble de votre oeuvre, vous accédez à une sorte de panthéon païen ? Un pied de nez à tous les dieux que vous avez côtoyés lors de votre adaptation du Mahābhārata ? (sourire). Non, pas du tout. Les récompenses, c'est comme les décorations. Il ne faut ni les demander, ni les refuser. Les 2 attitudes sont arrogantes. J'ai été très surpris, personne ne m'avait prévenu que j'étais sur les listes. Je suis très content et très heureux aussi pour mes confrères scénaristes. C'est la première fois qu'un scénariste est récompensé de la sorte par cette institution. Alors on va aller le chercher et faire une belle fête.

Après cette consécration, vous continuez toujours à porter de nouveaux projets ?

Oui, plusieurs. J'ai un livre en préparation. J'ai adapté une pièce d'Eugène O'Neill "Anna Christie" qui n'a jamais été jouée en France, et qui avait fait l'objet d'un film avec Greta Garbo. Elle sera créée en février 2015 avec Mélanie Thierry dans le rôle principal. J'ai aussi un nouveau projet de film avec Volker Schlöndorff. Et puis je reçois presque 3 bouquins par jour que l'on me demande de lire pour voir si ça peut faire un film. A 83 ans, je crois que je n'ai jamais eu autant de propositions de ma vie, comme si j'étais le dernier des scénaristes !

“ A 83 ans, je crois que je n'ai jamais eu autant de propositions de ma vie, comme si j'étais le dernier des scénaristes ! ”

Vous parcourez le monde, mais vous êtes toujours resté fidèle à votre région. Vous venez de faire don à la médiathèque départementale du domaine de Bayssan à Béziers de votre collection d'ouvrages de littérature orale. On vous croise souvent aux « Chapiteaux du livre » organisés chaque année par le théâtre SortieOuest. Vous présidez depuis 25 ans le Printemps des

Comédiens à Montpellier et vous avez même un théâtre à votre nom dans le parc du Château d'O à Montpellier, pour lequel vous êtes impliqué jusque dans le concept de sa réalisation ?

Oui, c'est un très bel hommage. C'est un théâtre démontable, modulable et biodégradable ! J'ai beaucoup insisté là-dessus. Il n'y a pas de poutres métalliques, mais du contreplaqué plus solide que l'acier mis au point par des autrichiens. Donc ça reste du bois, c'est organique...

Vous êtes très attaché à votre maison natale, à Colombières-sur-Orb, où vous aimez séjourner régulièrement...

Il y a une raison tout à fait pratique à cela. Quand je me suis lancé à 30 ans dans une carrière d'écrivain, j'avais une famille, pas d'autres ressources et je me demandais si j'allais pouvoir la faire vivre avec ma plume. Si j'échouais, j'avais toujours la possibilité de venir vivre à Colombières pour 1 000 euros par mois. Aujourd'hui encore, j'y pense, comme une position de repli. Un auteur, ça n'a pas d'honoraires réguliers. La 2ème raison, c'est un attachement personnel, sentimental. Le fait d'avoir un pied très très ancré quelque part m'a probablement permis d'aller un peu partout dans le monde. Chaque fois que je reviens à Colombières, personne ne peut dire que je ne suis pas chez moi, alors qu'ailleurs oui.

C'est un atout d'avoir des racines profondes dans un pays, un territoire pour se projeter dans le monde ?

C'est un atout à condition d'en sortir. Ça peut être aussi très dangereux et conduire au communautarisme, à l'identitarisme, à toutes ces bêtises, pour ne pas dire plus. Mais dans mon cas, ça m'a toujours permis de revenir, de me retrouver chez moi pour ensuite repartir, quelquefois vers des endroits extravagants.

Aujourd'hui un petit garçon qui habiterait à Colombières aurait-il les mêmes chances que vous de réaliser votre parcours ?

Je pense que oui. Les conditions qui m'ont fait sortir de Colombières, sans le quitter, par l'acquisition d'une bourse, puis poursuivre des études que mes parents n'auraient jamais pu me payer, existent toujours. Maintenant, il faut dire que l'ensemble du système éducationnel français est tellement dégradé. Je sais bien que les choses paraissent changer très vite, qu'il est difficile d'adapter un enseignement qui date de Jules Ferry à une époque

où la majorité des élèves étaient fils de paysans et d'ouvriers. Mais c'est absolument affolant.

Dans "le vin bourru", livre où vous relatez votre enfance à Colombières-sur-Orb, vous parlez de tout cet apprentissage concret de la vie qui se fait au contact de la nature. Toutes ces expériences qui éveillent, qui construisent l'homme nous manquent-elles aujourd'hui ?

Je ne dis pas que c'est indispensable d'observer les fourmis ! Ça peut aider... (sourire) Je vois beaucoup de parents qui amènent, dans la mesure du possible, leurs enfants à la campagne, moi le premier. Ma fille qui a 12 ans, passe 2 mois par an à Colombières. Elle adore ça et elle fait des choses que moi je ne faisais pas. Elle fait du cheval, du canoë kayak, de l'accrobranche, toute une série d'activités qui n'existaient pas de notre temps. Ce n'est pas parce que j'ai gardé des chèvres, enfant, qu'on me donne un Oscar aujourd'hui, ou alors on me l'a bien caché !!!

Disons qu'il y avait peut-être toute une éducation au bon sens, à la valeur des choses ?

Il ne faut pas idéaliser la vie paysanne quand on parle du "bon sens paysan". Dans les villages d'autrefois il y avait autant de malveillances, de haines, de mensonges, ou d'aigreur, que partout ailleurs... Ce n'était pas du tout une société idéale. Il est de bon ton, et ça vaut pour toutes les époques, de toujours regretter le passé, de dire c'était mieux autrefois. Or, ce n'est jamais vrai. De toutes manières on ne peut pas éviter le mouvement du temps. Chaque

fois que vous entendez un homme politique dire qu'il faudrait revenir aux idéaux qui étaient les nôtres à une certaine époque, c'est impossible. On ne revient pas en arrière.

" Si on abandonne le livre, c'est pour une autre forme de livre. Le problème ce n'est pas le livre, c'est la lecture... "

Aujourd'hui, il y a des débats sur l'apprentissage au travers du numérique. Vous êtes, ô combien, un homme de lettres. Craignez-vous un abandon du livre pour d'autres formes de transmission ?

J'ai écrit sur ce sujet avec Umberto Eco. Si on abandonne le livre, c'est pour une autre forme de livre. Le problème ce n'est pas le livre, c'est la lecture. Or, on voit très bien que pour utiliser un ordinateur, non seulement il faut savoir lire et écrire, et que le vocabulaire qu'on utilise est parfois plus compliqué que celui qui était le nôtre, avec de nouveaux signes, qu'il faut apprendre.

Beaucoup de gens qui se penchent sur ces questions disent que même les jeux vidéos développent des zones cérébrales. Des zones qui sans cela seraient restées neutres.



Théâtre Jean-Claude Carrière au Domaine d'O à Montpellier © DR



Jean Claude Carrière © Kevin Winter

À travers et au-delà de votre carrière de scénariste et d'écrivain, vous avez toujours recherché le point de contact avec les cultures, les personnes parfois les plus éloignées de vous ?

Toujours. Plus elles sont différentes plus elles m'intéressent. J'ai fait plusieurs séjours chez des indiens d'Amazonie qui vivaient à l'époque du paléolithique, c'est-à-dire des chasseurs-cueilleurs uniquement. On s'est trouvé des points de contact assez vite. Par exemple, j'avais appris à Colombières à pêcher au filet et à chasser l'épervier. Quand j'ai été dans le fleuve avec eux, on a partagé exactement les mêmes gestes, c'était formidable. Pas un mot à se dire. Le plus troublant a été le premier jour où je suis arrivé. Dans ces peuples-là, la religion et l'art n'existent pas encore. La seule forme artistique qu'ils ont, ce sont les cercles qu'ils se font sur le corps. Comme mon premier métier était dessinateur, j'ai toujours avec moi un carnet de croquis. J'ai commencé à faire le dessin d'un petit garçon. A peine j'avais commencé, il y avait tous les enfants autour qui se demandaient : mais qu'est-ce-qu'il fait ? Puis tous les adultes sont venus et même les femmes qui sont très très réservées. Tout le monde a voulu son portrait. Ce qui a été très intéressant, c'est qu'ils n'avaient aucune idée de ce qu'était le dessin. Je leur ai passé mes crayons. J'ai ainsi récupéré quelques portraits de moi faits par des Yanomamis. Peut-être que je suis le seul au monde à avoir ça. Ils n'ont pas visé à la ressemblance ou cherché à me reproduire, c'est une sorte d'abstraction qui correspond à ce que je leur inspire.

Alors que se passe-t-il dans le monde d'aujourd'hui où on ne recherche pas vraiment ces points de contact avec l'autre mais où l'on met souvent en exergue ce qui nous sépare ?

D'abord, aujourd'hui, on est trop nombreux sur la terre. Songez que depuis 1900, en 120 ans, la population humaine s'est multipliée par 8 ! Tous les scientifiques qui travaillent sur le sujet sont d'accord, c'est unique. C'est le phénomène majeur de l'histoire de l'humanité. C'est extravagant. Et la terre en souffre d'autant. Avec l'exploitation de la pêche, de l'agriculture, des ressources en

pétrole, en gaz... Cet état des choses qui fait que chacun voudra sa voiture, son confort, m'amène à penser qu'on ne pourra pas échapper à une énorme crise mondiale dans les 20 à 50 ans qui viennent.

Il n'y a pas d'issue de secours ? Impossible d'agir ?

Je ne vois pas comment y échapper. J'ai été l'un des premiers écologistes de France dans les années 60. J'avais écrit un livre là-dessus en 1973, qui s'appelait "le Pari", dans lequel tout ce qu'on dit aujourd'hui et de quoi on se plaint, était déjà là. Or je ne l'avais pas inventé, j'avais travaillé à partir d'autres livres, des revues scientifiques, donc ça existait déjà. Toutes ces inquiétudes, le problème de l'eau, l'atmosphère... et on n'a rien fait. Les écologistes, je le dis méchamment mais je le crois, nous ont mis en garde contre beaucoup de pollutions, mais ils se sont laissés contaminer par la politique.

Qu'est-ce qui peut encore faire progresser, évoluer l'humanité, pour amener à de nouveaux comportements ? La politique, l'art... ?

Rien. La crise obligera les survivants à forcément une autre conduite. L'état des choses nous contraindra. La moitié de l'Afrique n'aura plus de quoi se nourrir, le réchauffement climatique dont il est clair maintenant que l'on est responsable prendra des proportions terribles. On dit que la crise nous attend, mais elle existe déjà dans de nombreux pays... Allez voir au Bangladesh vous verrez ce que c'est ! Je suis plus que pessimiste : je crois que cette crise est nécessaire pour la survie de l'humanité.

“Je suis un athée paisible, non virulent et pas missionnaire du tout.”

Vous avez vécu au contact des dieux, par vos rencontres, vos voyages, votre oeuvre aussi avec l'adaptation du Mahâbhârât de Peter Brook. Pourtant, dans le livre "Désordre" notamment, vous revendiquez votre athéisme absolu. Vous n'avez jamais été ébranlé par la foi ?

D'abord, je suis un athée paisible, non virulent et pas missionnaire du tout. (sourire). Ensuite, je suis athée pour une raison très simple, c'est qu'il n'y a pas de dieux, donc je ne vois pas pourquoi j'y croirais. D'abord, il n'y en a pas, et puis croire en Dieu serait mépriser les travaux très précis de dizaines de milliers de chercheurs, dans l'histoire des religions, qui tous nous ont montré comment et quand nous avons inventé les dieux. Car nous sommes les créateurs des dieux, c'est évident. Si un dieu se manifestait de temps en temps, on pourrait encore... (sourire). C'est l'objet d'un livre que je publierai l'année prochaine et qui s'appellera "Croyance". Pourquoi la croyance aujourd'hui, alors que la connaissance a fait des progrès immenses depuis 3 siècles ? Je demandais un jour à Michel Cassé et Jean Audouze, 2 de nos plus grands astrophysiciens, qui parlent souvent de la vitesse de la lumière comme un absolu indépassable, quelle était la vitesse de l'obscurité ? Ça les a un peu décontenancés ! Je leur ai dit qu'elle est au moins aussi rapide que la lumière...

Quand on aborde toutes ces questions, on peut être pris de vertiges ou d'inquiétudes. La croyance c'est aussi un moteur. Sans dieux, quel sens donner à la vie ?

Le moteur, c'est la vie elle-même. Vivre le mieux possible pour chacun de nous, individuellement et collectivement. Ensuite, quel est le sens du mot sens ? Parler du sens de la vie m'est apparu toujours comme une idiotie complète. Pourquoi la vie devrait-elle avoir un sens ? Mais le sens, c'est une notion humaine...

“Le moteur, c'est la vie elle-même. Vivre le mieux possible pour chacun de nous, individuellement et collectivement.”

Alors, quand on doit faire des choix, orienter sa vie, parfois avec des principes, voire une morale ? Ça vient d'où ?

Ça vient de nous-mêmes, je crois. Il ne faut pas chercher ça ailleurs. Nous nous rendons bien compte que si nous voulons vivre en société il faut des règles, il faut des lois et les véritables lois sont humaines. Elles ont d'ailleurs commencé à la Révolution Française,

avant il n'y en avait pas. On disait il faut agir comme ça parce que Dieu l'a dit. Ce n'était pas Dieu qui l'avait dit, absolument pas. J'ai une grande admiration pour les législateurs.

En matière scientifique on parle aussi de loi de façon abusive. Michel Cassé dit que c'est un mot usurpé. Il parle de règles de comportement général de la nature, des planètes, des astres. L'univers ne sait pas ce que c'est qu'une loi. L'univers est sans foi ni loi.

On cite souvent une phrase de Pascal que je trouve “imbécile”, si je puis me permettre : “ma supériorité sur l'univers vient de ce que moi je sais ce que je suis et lui l'ignore”. Mais l'univers s'en moque éperdument de ce qu'il est. C'est lui qui ne sait rien de l'univers. Il est totalement ignorant. Il dit “notre noblesse vient de ce que nous savons...” mais ça ne veut rien dire “noble” pour les immenses galaxies qui nous entourent.

En tout cas les dieux aujourd'hui restent toujours bien vivants...

On en a dénombré plus de 46 000, dont 25 000 en Inde. Les dieux meurent, comme les connaissances, mais ils sont remplacés... En fait, ils meurent par décisions humaines. Par exemple avec l'édit de Thessalonique que promulgue Théodose Ier en 380. L'empereur romain décide qu'il n'y a plus qu'un dieu, le dieu chrétien, et qu'il faut en finir avec les dieux grecs, égyptiens, perses. C'est une sorte de fanatisme. Avec le Dalaï Lama, si on parle de dieux c'est pour dire qu'il n'y en a pas. Pour lui la notion d'un dieu créateur pose d'ailleurs plus de problèmes qu'elle n'en résout.

La phrase fondamentale du Bouddha qui est répétée encore aujourd'hui dans toutes les écoles est : “attends tout de toi-même”.



Théâtre Jean Claude Carrière au Domaine d'O à Montpellier © DR

